

Une Lanterne



N° 124



1^o lecture du livre de la Genèse (Gn 3, 9-15)

Lorsqu'Adam eut mangé du fruit de l'arbre, le Seigneur Dieu l'appela et lui dit : « Où es-tu donc ? » Il répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur parce que je suis nu, et je me suis caché. » Le Seigneur reprit : « Qui donc t'a dit que tu étais nu ? Aurais-tu mangé de l'arbre dont je t'avais interdit de manger ? » L'homme répondit : « La femme que tu m'as donnée, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. » Le Seigneur Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » La femme répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé. » Alors le Seigneur Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit parmi tous les animaux et toutes les bêtes des champs. Tu ramperas sur le ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance : celle-ci te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon. »

(D'après Thomas Römer) Les 11 premiers chapitres de la Genèse contiennent la question universelle sur les origines et des réflexions sur la condition humaine. Après le poème qui décrit la création du monde comme une œuvre de Dieu, vient le récit suivant, celui du « Paradis » qui veut donner une explication sur la complémentarité entre homme et femme, mais également sur la transgression première aux paroles divines et le pourquoi de la mort.

L'histoire des origines (Gn 1 - 11) a été arrangée après l'Exil de sorte qu'elle combine des textes rédigés par des prêtres avec des récits venant d'un milieu différent et d'une époque peut-être plus ancienne. Le premier récit de la création (Gn 1,1-2,3) provient des prêtres, alors que le second récit sur la création de l'homme et de la femme ainsi qu'à leur expulsion du jardin divin (Gn 2,4-3,24), est dû à un auteur qui propose une réflexion sapientiale (de sagesse) sur la condition humaine.

La différence entre les deux récits est évidente. Dans le 1^o, le couple humain est créé en même temps, par Dieu [Elohim], et l'homme et la femme y sont caractérisés d'*images de Dieu*, alors que dans le 2nd, le Seigneur [Yahvé] crée d'abord Adam et, après les animaux, forme en dernier la femme.

Ce 2nd récit introduit aussitôt un éloignement entre les êtres humains et Dieu, car, suite à une transgression (qui reflète aussi l'autonomie humaine), l'homme et la femme sont expulsés du jardin d'Eden.

Le chapitre 3 (v. 1-7) rapporte le dialogue entre la femme et le serpent. Qui est-il ? L'exégèse chrétienne a généralement considéré qu'il s'agissait d'un être satanique, du grand adversaire de Dieu, voire comme une sorte d'« anti-Dieu ». Le texte dit seulement que le serpent était le plus avisé des animaux de la campagne que Dieu avait faits. Le serpent fait partie intégrante de la création, il ne saurait être un « anti-Dieu ». Mais s'il est avisé comme les hommes, il peut aussi émettre des doutes, recourir à la ruse et porter atteinte à la relation vitale de l'être humain avec Dieu, jusque-là incontestée. Il va donc insinuer l'idée que Dieu aurait peur que les êtres humains s'approprient eux-mêmes le pouvoir de trancher entre le bon et le mauvais et aussi qu'ils puissent l'égaliser. La femme n'est pas armée pour résister à cet argument et son désir de posséder la connaissance est trop fort : elle mange et persuade son homme d'en faire autant. La « connaissance » ne se fait pas attendre : ils surent qu'ils étaient nus. Ils découvrent leur vulnérabilité et la mise en péril de leur relation, et se font une protection. .../...

<p>La scène que nous lisons est le point culminant du récit : l'homme et la femme se cachent en attendant l'approche de Dieu qui les appelle et demande des explications. Ils répondent en rejetant la faute sur l'autre : l'homme sur la femme et la femme sur le serpent. Ce qui ressort c'est qu'ils refusent l'autonomie qu'ils avaient voulu conquérir : <i>je ne suis pas l'auteur de mes actions</i> dit l'homme, <i>c'est la femme qui l'est. Je ne suis pas responsable de mes actes</i> dit la femme, <i>c'est le serpent qui a agi à travers moi...</i></p>	<p>... Si le dialogue avec Dieu s'interrompt alors, c'est bien à cause du refus d'assumer leur autonomie plutôt qu'à cause de la transgression. Car Dieu, désormais, n'a plus de vrai partenaire avec qui s'entretenir. L'homme et la femme auraient pu faire une autre réponse, du style de celle de David à Nathan : <i>J'ai péché contre le Seigneur</i> (2 Samuel 12,13). Ici, plus de « je » : c'est la faute de l'autre. Si l'être humain renonce ainsi à son « Je », avec qui Dieu peut-il parler ? A ce point du récit, tout est radicalement remis en question.</p>
--	--

Les malédictions qui suivent doivent être lues comme des réponses aux questions que les humains se posent depuis toujours, écrit encore T. Römer. Par exemple : pourquoi y-a-t-il de l'hostilité entre animaux et humains ? Pourquoi les femmes accouchent-elles dans la douleur et pourquoi l'homme cherche-t-il à dominer sa femme ? Pourquoi la terre produit-elle des chardons et des épines ? Il n'est ici question que de frustrations, qui sont perçues comme les séquelles de relations vitales perturbées : relations entre humains et animaux, entre les humains entre eux, entre la terre nourricière et l'humanité, entre elle et Dieu. Il faut prendre ces réalités pour ce qu'elles sont : des frustrations comme on en fait l'expérience partout. Elles n'ont été ni instituées ni fondées par Dieu, mais l'auteur écrit avec les croyances de son temps, où les malheurs, les difficultés sont lues comme châtement divin à cause d'une faute. Nous n'en sommes pas encore au Dieu dont parlera Jésus !

<p>On a souvent lu la « descendance » de la femme, comme une promesse messianique où le Christ l'emporterait finalement sur Satan, figuré par le serpent. En réalité, est ici décrite l'hostilité tragique qui oppose l'humanité au monde animal dont le serpent sert alors d'image : l'être humain écrase la tête du serpent, mais celui-ci lui inflige une morsure mortelle. Nous avons là une tentative de réponse au mystère de la mort qui fait partie intégrante de la vie. Elle n'est pas un châtement, car il n'est jamais dit que l'humain aurait été créé immortel. La mort fait partie du catalogue des frustrations humaines.</p>	<p>Or, en plein dépit d'un bilan catastrophique de ce récit, apparaît un nouveau commencement dans les versets suivants (non lus) : d'une part, l'homme donne à sa femme le titre de « mère des vivants » et tous deux reçoivent de Dieu un équipement qui leur permet de se confronter à la vie terrestre (hors du Jardin) et d'y exercer leur responsabilité. Compte tenu de la pensée sapientiale propre à ce second récit, on peut le dater du V° ou IV° s. av. J-C, car elle était en vogue à cette époque. Ce texte est donc relativement récent dans la pensée biblique !</p>
---	--

Evangile selon saint Marc (Mc 3, 20-35) En ce temps-là, Jésus revint à la maison, où de nouveau la foule se rassembla, si bien qu'il n'était même pas possible de manger. Les gens de chez lui, l'apprenant, vinrent pour se saisir de lui, car ils affirmaient : « Il a perdu la tête. » Les scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, disaient : « Il est possédé par Bêelzéboul ; c'est par le chef des démons qu'il expulse les démons. » Les appelant près de lui, Jésus leur dit en parabole : « Comment Satan peut-il expulser Satan ? Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume ne peut pas tenir. Si les gens d'une même maison se divisent entre eux, ces gens ne pourront pas tenir. Si Satan s'est dressé contre lui-même, s'il est divisé, il ne peut pas tenir ; c'en est fini de lui. Mais personne ne peut entrer dans la maison d'un homme fort et piller ses biens, s'il ne l'a d'abord ligoté. Alors seulement il pillera sa maison. Amen, je vous le dis : Tout sera pardonné aux enfants des hommes : leurs péchés et les blasphèmes qu'ils auront proférés. Mais si quelqu'un blasphème contre l'Esprit Saint, il n'aura jamais de pardon. Il est coupable d'un péché pour toujours. » Jésus parla ainsi parce qu'ils avaient dit : « Il est possédé par un esprit impur. » Alors arrivent sa mère et ses frères. Restant au-dehors, ils le font appeler. Une foule était assise autour de lui ; et on lui dit : « Voici que ta mère et tes frères sont là dehors : ils te cherchent. » Mais il leur répond : « Qui est ma mère ? qui sont mes frères ? » Et parcourant du regard ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est pour moi un frère, une sœur, une mère. »

Ce passage est construit en « sandwich » écrit Etienne Trocmé. Le thème de la parenté de Jésus y enveloppe un passage concernant la lourde accusation des scribes et la réponse de Jésus. Les premiers versets sont propres à Mc : ils ont été ôtés par Mt et Lc à cause de leur dureté, car la famille de Jésus s’y disqualifie en le traitant de fou. Il y a là une pointe polémique contre les partisans de Jacques, frère du Seigneur et chef de l’Eglise de Jérusalem et ses frères qui lui succédèrent.

En effet, Marc fait un parallèle entre les « scribes descendus de Jérusalem » et « les gens descendus de Judée à Antioche pour endoctriner les frères » (Actes 15,1 & Ga 2,12), qui étaient de l’entourage de Jacques. En faisant un rapprochement littéraire entre le « Il a perdu la tête » de la famille de Jésus et le « Il est possédé par Bêelzeboul » des scribes, Mc rendait inévitable la conclusion selon laquelle la famille de Jésus disait à peu près la même chose que les scribes.

Cette notion d’incompréhension de la mère et des frères de Jésus est attestée par la tradition de Jn (2,1-5 & 7,3-5). Dans leurs textes parallèles à la 2^{de} intervention, Mt (12,46) et Lc (8,19), ont corrigé le texte de Mc en suggérant un comportement humble et timide, qui s’explique par le respect accru porté à leur époque à la famille de Jésus, comme l’atteste les Evangiles de l’Enfance.

Les critiques de la parenté de Jésus envers lui, et la réponse de Jésus vis à vis d’elle, nous montrent la violence des oppositions au sein de l’Eglise primitive. Au lieu d’un consensus, nous découvrons deux groupes acharnés à se jeter l’anathème. Jacques (le frère du Seigneur) avait bénéficié d’une apparition du Ressuscité (1 Co 15,7) et avait été mis à la tête de l’Eglise de Jérusalem (Ga 1,19, 2,9 ; Ac 15 et 21,18). Il mourut martyr au début des années 60, d’après trois sources historiques, et, selon une tradition, d’autres frères du Seigneur lui succédèrent pour diriger la communauté de Jérusalem.

L’Evangile de Jn se fera l’écho de cette difficulté de Jésus avec sa famille, écrit le P. Raymond Brown. Quand Jn donne une image un peu défavorable de l’intervention de la mère de Jésus à Cana (Jn 2,1-11), la scène est comparable à celle de l’intervention des frères de Jésus en Jn 7,1-10 : Dans les deux cas, une requête des proches est rejetée sur le moment.

... / ...

.../ ... Et si Jn se donne du mal pour « racheter » l’image de la mère de Jésus en la désignant comme croyante au pied de la croix, il ne manifeste pas de pareils égards pour les frères de Jésus, dont Jacques qui fut suivi à Jérusalem par nombre de judéo-chrétiens pour ses idées conservatrices, et qui, après sa mort, fut considéré par les mêmes comme leur héros, au point qu’ils se séparèrent de la Grande Eglise au II^e s., mais finirent par disparaître ! Ces communautés judéo-chrétiennes qui se revendiquaient de Jacques et des frères de Jésus, insistaient sur une ascendance juive charnelle pour faire partie de la communauté et professaient une christologie (vision du Christ) « très basse » : étant de la famille de Jésus, pas de conception virginale ni de préexistence, mais une reconnaissance de Jésus comme prophète, élu par Dieu et exalté par Lui après sa mort ; enfin, ils rejetaient une compréhension sacramentelle de l’eucharistie : elle n’était qu’un « faire mémoire » de la Cène !

Entre les deux interventions hostiles de sa famille, Jésus est accusé par les scribes d’être possédé par Satan. Celui-ci est d’abord nommé par son « surnom » péjoratif voire grossier : Bêelzéboul nous renvoie en effet au 2^e livre des Rois chapitre 1 verset 2, où il est question d’un « Baal zéboud » qu’il faut traduire par « le maître des mouches. [*Notre professeur d’Exégèse, à l’Institut catholique de Toulouse, nous disait : « Et pas n’importe quelles mouches : les mouche à m.....! »*, de là le côté grossier de cette appellation] . Ceci dit, affirmer de quelqu’un qu’il était possédé par Satan était une accusation majeure pour l’époque.

On retiendra de la seconde intervention de la parenté de Jésus qu’elle reste « dehors ». Ce mot est mentionné deux fois ... et cela en dit long, écrit Jacques Hervieux : ils restent hors de « la maison », il ne veulent pas rentrer dans « la maison » qui désigne souvent la communauté, chez Marc.

On le voit, écrit ce bibliste, au temps où Marc écrit, les chrétiens devaient être fortement en butte à de dures accusations venues de certains milieux très hostiles à reconnaître Jésus comme investi de l’Esprit. Le péché contre l’Esprit Saint, vise ceux qui refusent d’admettre la filiation divine de Jésus manifestée par le don de l’Esprit, lors de son Baptême.

Nous ne nous rendons pas assez compte combien les évangiles reflètent l’époque où ils ont été composés. Pour les chrétiens, les critiquer, c’était critiquer Jésus ! La réponse de Jésus est la leur !

Homélie pour le 10^e dimanche du temps ordinaire (10/06 ; 9h30 : Cruscades)

Lorsque Jésus ira dans la synagogue de Nazareth, vu la réaction des gens, Marc nous donne ces paroles de Jésus : « Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison. (6,4) » Ces paroles seront reprises une vingtaine d'années plus tard par Matthieu quand il écrira son évangile : « Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie et dans sa maison » (13,57), mais il enlèvera « parmi ses parents ». Dix ans après lui, Luc réduira encore ces paroles : « Aucun prophète ne trouve accueil dans sa patrie » (Lc 4,24).

Si nous prenons la finale du texte de ce dimanche, la mère et les frères de Jésus arrivent à la maison, mais *restant dehors*, le font appeler, écrit Marc. Il y a une volonté affichée à ne pas vouloir entrer. Ceci sera atténué par Matthieu (12,46) qui écrit que sa mère et ses frères se *tenaient dehors et cherchaient à lui parler*. Luc ira plus loin : « Sa mère et ses frères arrivèrent près de lui, mais ne pouvaient le rejoindre à cause de la foule » (Lc 8,19).

Par contre le début de notre évangile où « les gens de chez lui vinrent pour se saisir de Jésus disant qu'il « avait perdu la tête » (il est devenu fou, selon certaines traductions), a été complètement effacé par Matthieu et Luc.

Enfin, pour terminer ce tour d'horizon, ajoutons que les spécialistes s'accordent à dire que la réponse de Jésus à sa mère à Cana (« quoi de toi à moi ? ») est dure. Ils notent aussi, cette autre petite phrase de St Jean quand les frères de Jésus le poussent à faire des signes pour que les gens croient en lui : « Eux-mêmes ne croyaient pas en lui » (Jn 7,5).

Cette longue introduction pour dire que la tradition primitive était bel et bien au courant que Jésus avait eu des problèmes avec sa famille, sa mère comprise, mais que ces difficultés ont petit à petit été enrobées, amoindries, voire effacées pour des raisons théologiques.

Ceci dit, il est un petit élément de notre page d'évangile qui porte à réflexion. Il y a deux rassemblements dans notre texte. Et nous devons noter que chaque fois, il y a la foule qui est dedans, à l'intérieur de la maison, lieu d'intimité qui, dans les débuts du Christianisme, était le lieu de rassemblement de la Communauté. Cette foule composite de pauvres accourt à Jésus qui pour le voir, qui pour l'entendre, qui pour le toucher, qui pour se faire guérir. La foule se presse auprès de Jésus qui se laisse approcher par elle. Mais sa famille veut l'extraire de là car elle pense qu'il a perdu la raison.

Le deuxième rassemblement modifie le décor : La foule est à présent assise autour de lui, attitude de ceux qui écoutent les paroles d'un maître et se laissent instruire et enseigner par lui. Et là, le choix des familiers de Jésus est clair : Ils restent « dehors » (adverbe qui sera répété) ! Ils manifestent un refus d'entrer, d'écouter, de faire partie de la famille des disciples. Curieux renversement : les familiers sont dehors et ils y restent, se disant par-là étrangers à l'enseignement de Jésus, refusant d'être disciples ; et les inconnus de la famille sont dedans !

Peut-être Jésus perçoit-il sa mère et ses frères, dehors, dans la cour ? En tout cas à l'annonce de leur présence extérieure, Jésus regarde son entourage, savourant sans doute la qualité de la rencontre et prenant conscience du sentiment fraternel qui les enveloppe. Il ne peut alors manquer de reconnaître que des liens humains vrais peuvent déborder, et même dépasser les limites étroites qu'une famille tient toujours à préserver mais qui peuvent enfermer.

Jésus ouvre la fraternité à Celui en qui il puise désormais sa raison de vivre et sa force de vie. La volonté de Dieu prime sur celle d'une famille qui a du mal à discerner dans un de ses membres, le mystère qui lui est propre, parce qu'il ne correspond pas à ses vues, à ses désirs sur lui.

Aujourd'hui, certains familiers de l'Eglise, refusent d'entrer dans la maison humaine de notre société. Ils manifestent extérieurement leurs positions, traitant les autres d'insensés, jugeant leurs propos ou leurs actes de fous. Ils se crispent sur la morale de l'Eglise et sur ses dogmes. Certains vont ainsi refusant les réfugiés qui se pressent chez nous, voulant exclure les migrants, ... et qu'on leur ferme les portes.

Pour Jésus, la porte est toujours ouverte. Refuser d'entrer dans la maison humaine du XXI^e, c'est refuser d'y reconnaître la présence agissante de l'Esprit du Ressuscité qui ne nous demande pas de convertir les autres, mais de nous convertir à l'idée que Dieu n'est jamais là pour imposer, mais qu'il est là pour écouter, sans juger, et pour accompagner, sans pousser ni freiner, les mutations de la société humaine toujours en devenir.